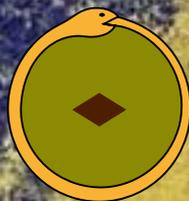
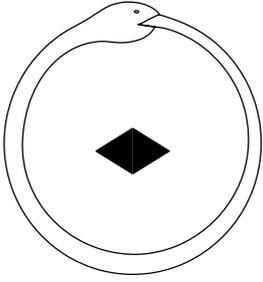


SUBJECTIVATION RADICALE
DU MONDE

Eduardo Viveiros de Castro



cahiers
SELVAGEM



SUBJECTIVATION RADICALE DU MONDE

Eduardo Viveiros de Castro

Ce cahier est la transcription d'un extrait de l'entretien accordé par Eduardo Viveiros de Castro au Groupe Communication de la Communauté Selvagem le 16 août 2023, dans le cadre de la sortie de « Partículas Particulares », conversa na rede¹ entre Eduardo et Ailton Krenak, disponible [ici](#). La version complète de l'entretien a été publiée sur [ARCA](#) le 19 octobre 2023. La couverture de ce cahier est une œuvre de Carlos Vergara, « Série Kari'oka », 2023.

La science avec un « S » majuscule est quelque chose qui n'existe pas, à proprement parler. Ce qui existe, ce sont les sciences, et chacune de ces sciences avec un « s » minuscule possède sa propre méthode, son objet, ses critères de rationalité, ses modes d'observation et d'expérimentation, ses modes de relation et de construction de l'objet, etc. Et elles sont très différentes les unes des autres. On rencontre parfois encore l'idée que la physique est la mère et le modèle des sciences, qu'elle est *la* Science. Il y a une phrase célèbre d'un physicien de la fin du XIXe siècle, je ne me rappelle pas s'il s'agit de Lord Kelvin : « Ce qui ne relève pas de la physique, c'est du service social ». En d'autres termes, la science qui n'est pas physique et qui n'a pas de traduction dans le langage mathématique, ce n'est pas de la science.

Si c'était vraiment le cas, il ne resterait pas grand-chose, parce que peu de disciplines, savoirs ou domaines de recherche se prêtent vraiment à être traduits dans le langage de la physique mathématique. Les savoirs traditionnels croisent à bien des égards les connaissances produites par les disciplines scientifiques modernes dans plusieurs domaines, surtout dans les sciences de la vie. Sans parler du champ couvert par les sciences sociales, champ par rapport auquel les savoirs traditionnels se montrent, par bien des aspects, beaucoup plus avancés que

1. Sens double : « conversation dans un hamac » et « conversation sur la toile ». [N.T.]

les sciences occidentales. Mais, sans doute, l'orientation épistémique globale de la plupart des peuples indigènes du monde a emprunté une direction différente de celle adoptée par les sciences modernes depuis le XVIIIe siècle, depuis Galilée.

C'est une autre manière d'interagir avec le monde. En adoptant l'idée de la connaissance scientifique, qui implique la séparation radicale du sujet et de l'objet, afin d'éviter la projection sur l'objet des caractéristiques du sujet, on considère qu'une connaissance objective existe lorsqu'il est possible de réduire ce que l'on sait à des processus mécaniques, ou plutôt, à des processus mathématisables. Pour la sensibilité occidentale moderne moyenne, seul ce qui peut être réduit à des processus mathématisables, de préférence des interactions physico-chimiques, est considéré comme un objet légitime de la science. Ce qui échappe à cette réduction est placé dans la sphère de la « politique », par exemple, ou de la « morale ». La politique et la morale sont des domaines qui échapperaient donc, imagine-t-on, à cette possibilité de réduction. Ceci bien qu'il y ait un rêve très fréquent, surtout de la part des idéologies technophiles, c'est-à-dire, technocratiques, qu'un jour il serait possible de mathématiser la morale, de réduire la politique à des équations et d'identifier la conscience humaine aux états énergétiques d'un réseau neuronal — chose qu'on n'a pas encore atteint jusqu'à présent et qui ne sera probablement pas atteint de sitôt, sinon jamais.

Le savoir indigène, d'une certaine façon, est un peu tout le contraire. La science indigène, dans le sens le plus général du mot science, est un savoir qui a tendance à considérer le monde d'un point de vue politique plutôt qu'exclusivement physique. Les relations avec les autres êtres vivants, avec l'environnement en général, c'est-à-dire, avec ce qu'on appelle « nature », ne sont pas radicalement différentes, ontologiquement, des relations inter-humaines, en d'autres termes, des relations éthico-politiques. Dans le cas des peuples indigènes, on peut dire que toutes les relations *significatives* sont politiques ; tout ce qui ne peut pas être pensé (et sur ce quoi on ne peut pas agir, agir avec, interagir) comme une relation politique devient, d'une certaine manière, insignifiant. Pour nous, c'est le contraire : la science (la physique mathématique et ses dérivés) est la règle d'or du savoir. Par conséquent, ce qu'on ne peut pas traduire en équation ou dans en interaction entre des particules et des forces n'est pas « véritablement » scientifique.

Le savoir indigène conçoit le monde entier comme une grande société, alors que nous concevons la société humaine comme un monde dans le monde, un empire dans un empire, comme dit Spinoza. Seuls les humains ont une conscience, seuls les humains ont une culture, ou, comme on disait auparavant, seuls les humains ont une âme. Nous avons été créés à l'image et à la ressemblance et ainsi de suite... nous seuls. Je plaisante toujours concernant le fait que l'être humain a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu... mais je soupçonne Dieu d'avoir dit la même chose à tout le monde : il le dit aux crocodiles, aux tortues, il le dit aux lions, aux microbes... Il le dit à tout le monde, mais les humains croient que ça ne concerne qu'eux.

Le savoir indigène est un savoir politique et un savoir esthétique. Le nôtre est un savoir mécanique et physique. Dans quel sens? Dans le sens du type de savoir mis en valeur comme voie royale pour établir la vérité du réel. Où donc surgit la distinction entre les sciences de la nature, les « sciences dures » et — comment dit-on ? les sciences molles ? Les hard sciences² sont les sciences vraies / de la vérité, ce sont les sciences de la matière. Les sciences de l'esprit, les sciences de la politique, de la culture, sont des pseudo-sciences, comme le dit un livre récent de pseudo-philosophie de la science, livre qui est un véritable prodige d'ignorance et de préjugé³.

Le chaman, qui est le « sujet du savoir » indigène, opère dans une certaine mesure a contrario de notre scientifique (ou de ce que les personnes lambda imaginent devoir être un scientifique). Le chaman doit déterminer, ou trouver, le noyau subjectif caché des objets, des êtres en général, discerner sa condition d'agent, de centre d'intentionnalité. Notre vulgate épistémologique, au contraire, comprend que « faire science » signifie trouver ce qu'il y a d'objectif dans le monde, y compris chez ceux que nous admettons comme sujets, c'est-à-dire les autres humains (et quelques autres animaux privilégiés). Pour nous, la forme de l'autre, de ce qu'il y a à connaître, est la Chose, alors que pour les peuples indigènes la forme de l'autre, ce à quoi le chaman est confronté, ce que le penseur indigène considère, cette forme est la Personne. Le chaman s'intéresse à déterminer la puissance intentionnelle qui existe derrière

2. En anglais dans le texte [N.T.].

3. *Que Bobagem! Pseudociências e outros absurdos que não merecem ser levados a sério* [Quelle bêtise ! Pseudo-sciences et autres absurdités qui ne méritent pas d'être prises au sérieux], de Natália Pasternak et Carlos Orsi.

l'événement — la maladie, la rencontre avec un spectre, la sécheresse qui frappe son peuple, etc. —, quelle sorte d'agence personnelle il existe là. Pour nous, au contraire, il faut retrancher l'intentionnalité du monde pour pouvoir le comprendre (et le dominer).

Autrefois tout avait, comme on dit, une « âme ». Mais le club de détenteurs de cette propriété a diminué. La science a fait un trait sur l'âme des pierres, des plantes, puis des animaux et des morts. La propriété de l'âme est aujourd'hui restreinte aux humains vivants. Un jour, qui sait, on réussira à renoncer à l'âme (c'est-à-dire, à l'idée de la présupposition d'une intériorité intentionnelle) dans le cas des humains. L'âme, la culture, la cognition, l'idéologie, quel que soit le nom qu'on lui donne. L'idéal moderne de la connaissance est une description et une explication du monde qui se passe du recours à l'idée de l'intention, de sujet, d'esprit ou d'âme. L'idéal de la science moderne — de l'idéologie de la science moderne — est la désobjectivation absolue de la réalité. Or, je vois le savoir indigène parier exactement sur le contraire, sur la subjectivation radicale du monde. Cela ne signifie pas que tout soit subjectivable, tout comme pour nous tout n'est pas (encore) objectivable. Si vous n'êtes pas médecin et ne travaillez pas avec le corps d'une personne, vous allez la traiter comme étant propriétaire d'un « esprit » (nom moderne donné à l'âme). Si vous êtes un médecin dans une salle d'opération, vous allez traiter la personne à opérer de la même façon qu'un vétérinaire traite un cheval, parce que du point de vue chirurgical, c'est exactement la même chose. Si vous avez une conversation normale avec une personne quelconque, vous allez la traiter comme s'il s'agissait d'une personne comme vous et, par conséquent, vous allez projeter, supposer ce qu'elle pense, quelles sont ses intentions, imaginer ce qu'elle pense de ce que vous pensez, et ainsi de suite. « Qu'est-ce qu'elle a en tête, et pourquoi fait-elle cela ? ».

Il y a une différence, une bifurcation radicale au sein de la connaissance humaine, dans la façon dont les sociétés humaines ont exploité le monde, l'environnement qui les entoure, avec un focus radical apposé sur la matière, conçue comme inerte, indifférente et passive d'un côté et, de l'autre côté, dépendant d'une interprétation des êtres autres-qu'humains à partir de la façon dont les relations humaines sont interprétées. Le chamanisme, la mythologie, par exemple — qui est un correspondant, un analogue, de notre science, de notre philosophie — est beau-

coup plus favorable à une perception esthétique du monde, à une appréciation esthétique et politique, alors que, pour nous, l'esthétique ou l'art ne sont qu'une province. Pour l'idéologie moderne de la Science, l'art est une espèce de réserve écologique de ce que Lévi-Strauss a nommé « pensée sauvage », qui est la pensée humaine avant, ou en dehors, de sa domestication par la recherche de rendement, profit et domaine. L'art ne peut donc exister qu'à l'intérieur de cette réserve, à l'intérieur, c'est possible, d'où le « c'est un truc d'artiste ». L'opposition fondamentale entre l'artiste et le scientifique : l'art est une chose, la science en est une autre ; la politique est une chose, la science en est une autre.

Et la preuve que, pour nous, la politique est une chose et la science en est une autre, c'est que nous savons parfaitement, du point de vue des sciences concernées (climatologie, géochimie, etc), ce qui se passe avec la planète, mais nous n'avons aucune idée de la façon de résoudre ce problème sur le plan politique. On sait exactement tout ce qui se passe, l'accumulation de CO² dans l'atmosphère, le réchauffement des océans, l'élévation du niveau de la mer, la fonte des glaciers, le cycle du carbone, le cycle du phosphore, de l'azote, le taux d'extinction de la biodiversité et toutes les catastrophes qui s'ensuivent. Du point de vue scientifique, l'état de la planète est parfaitement établi. Mais que faire par rapport à l'état de la planète, nous n'en avons aucune idée. Sur le plan politique, nous n'avons pas la moindre idée de comment nous allons nous en sortir. Nous savons que nous devons arrêter d'utiliser le pétrole. Comment allons-nous arrêter ? Qui allez-vous convaincre de s'arrêter ? Vous allez convaincre le Novo PAC⁴ ? Vous allez convaincre la Shell ? N'allons-nous pas exploiter du pétrole à l'embouchure de l'Amazone ? Pour nous, il y a un fossé infranchissable entre la science et la politique. Du point de vue des peuples indigènes, cette distance n'existe pas. Le savoir est immédiatement politique. Les animaux sont eux aussi des agents politiques dans le monde où nous vivons. Il faut avoir plus de lucidité sur ce que nous entendons comme « scientifique ». Il existe en effet un certain ensemble de pratiques modernes (et plusieurs extramodernes⁵) d'observer-

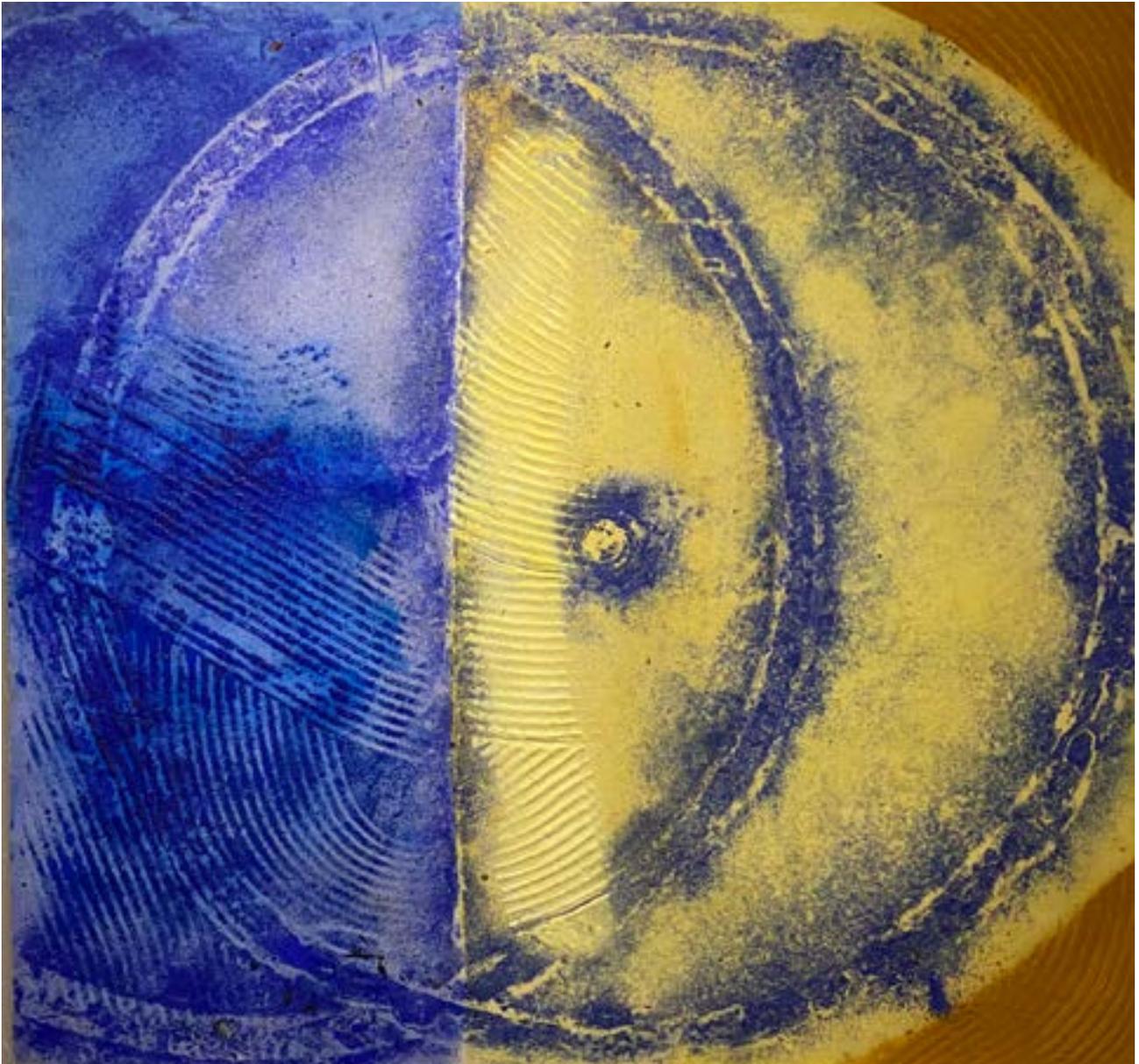
4. Programa de Aceleração do Crescimento [Programme d'Accélération de la Croissance] un programme du gouvernement fédéral brésilien qui englobe un ensemble de politiques économiques. [N.T.]

5. Il s'agit d'un néologisme. Le préfixe « extra » est à entendre comme « hors de ». Dans ce passage, ce sont des pratiques qui ne font pas partie du système de pensée propre à la modernité, c'est-à-dire l'époque moderne (de la fin du XV^e siècle à la fin du XVIII^e siècle), même si elles se déroulent dans cette période. C'est en dialoguant avec Bruno Latour que Viveiros de Castro a commencé à utiliser le terme *extramoderne*. En 1991, Latour a écrit le livre *Nous n'avons jamais été modernes* et en 2012, il

vation, d'expérimentation, de déduction et généralisation qui ont des effets extrêmement bénéfiques, indispensables à bien des égards. Et il y a d'autres savoirs, avec d'autres présupposés épistémiques, qui ont des effets tout aussi nécessaires, et également bénéfiques, mais qui opèrent sur d'autres plans de l'existence humaine. Essayez de résoudre un problème de dépression, un problème familial, un problème dans votre vie, un problème amoureux, avec les outils de la biologie pour voir si vous pouvez le résoudre. Au mieux, vous deviendrez dépendant d'une quelconque substance pharmacologique... D'ailleurs, si vous voulez utiliser un médicament, parmi les meilleurs ont été développés par les peuples indigènes. Il s'agit des produits phytopharmaceutiques dont les peuples indigènes des Amériques sont les plus grands spécialistes de la planète. D'innombrables drogues ayant un effet sur la conscience (et l'inconscient) proviennent d'Amazonie, des Amériques en général ; même le tabac vient d'ici. Alors, du tabac à l'ayahuasca et au peyote, il s'agit d'une invention intégrale de ces peuples qui n'auraient soi-disant pas de science. Qui donc a découvert ces drogues psychédéliques, dont la médecine psychiatrique dit maintenant qu'elles peuvent être fondamentales ? Quand ont-ils découvert que le Cannabis était efficace pour traiter de nombreuses pathologies ? L'évidence du joint⁶ — excusez le jeu de mots infâme — a été redécouverte par la science « basée sur des évidences »... L'ayahuasca, voyez donc vous-même... La mescaline, la psilocybine... La pharmacochimie indigène est très sophistiquée ; ils ont aussi une science, mais qui est orientée vers un autre horizon. Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que ne le réalisent ceux qui se croient plus intelligents que tout le monde, les maîtres du savoir. Et qui ne le sont en rien.

a publié *Enquête sur les modes d'existence ; une anthropologie des modernes*, dans lequel il apporte des réponses aux questions soulevées dans le premier livre. En 2017, Viveiros de Castro a publié le projet de recherche « Sur les modes d'existence des collectifs *extramodernes* : Bruno Latour et la cosmopolitique amérindienne », dans lequel il utilise le terme. [N.T.]

6. Dans l'entretien dans sa langue maternelle, Viveiros de Castro emploie le mot « baseado » pour faire un jeu de mots. En portugais du Brésil, le mot « baseado » est le participe du verbe « baser » (« basé » en français) et aussi le terme populaire pour désigner les cigarettes de cannabis. [N.T.]



Carlos Vergara

Série Kari'oka

2023

Monotype et peinture, acrylique et pigments naturels sur toile brute

137 x 143 cm

EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO

Anthropologue, écrivain et professeur. Viveiros de Castro est une référence dans les études consacrées aux peuples indigènes, en particulier dans le contexte des cultures amazoniennes, et il est à l'origine d'apports théoriques tels que le concept de « perspectivisme amérindien ». Il est l'auteur de *L'inconstance de l'âme sauvage* (Labor et Fides, 2020), *Métaphysiques cannibales* (Puf, 2017) et *Há mundo por vir ?* (Cultura e Barbárie, 2014), entre autres.

CARLOS VERGARA

Artiste visuel dont l'œuvre est vaste et cohérente, il produit depuis les années 1960. Son travail est exposé dans institutions telles que Instituto Inhotim, Musées d'art moderne de Rio de Janeiro et de São Paulo, Museu de Arte Contemporânea de Niterói, Pinacoteca de São Paulo, Fundação Gulbenkian (à Lisbonne), parmi d'autres collections importantes. *Conversa na rede* « Partículas Particulares » a été enregistrée dans son atelier à Rio de Janeiro.

TRADUCTION

LUISA MORAIS

Luisa a grandi dans la ville de Minas Novas, située dans la Vallée do Jequitinhonha, dans un paysage de brousse, d'objets faits en argile et de cérémonies au son du tambour. Pour poursuivre ses études universitaires, elle a dû déménager à Belo Horizonte, où elle a obtenu une licence de portugais-français à l'Université Fédérale du Minas Gerais. Actuellement, Luisa travaille comme traductrice et enseignante FLE.

RÉVISION
ANTOINE DE MENA

Artiste, cinéaste et traducteur franco-espagnol. Il vit actuellement à Rio de Janeiro. Il réalise un travail pluridisciplinaire : cinéma d'art, essai documentaire, vidéo, poésie, dessin, peinture calligraphique et installation.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est le fruit du travail collectif de la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est faite par Alice Faria et la mise en page a été faite par Érico Peretta. Pour la version française, nous remercions Luisa Morais pour la traduction et Antoine de Mena pour la révision.

Plus d'informations sur : selvagemciclo.com.br

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des connaissances indigènes.

Pour en savoir plus : selvagemciclo.com.br/colabore